

ISAAC ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS
3 • Les cavernes d'acier



LE CYCLE DES ROBOTS

3. *Les cavernes d'acier*

*Du même auteur
aux Éditions J'ai lu*

Le cycle des robots :

- 1 – Les robots, *J'ai lu 453*
- 2 – Un défilé de robots, *J'ai lu 542*
- 3 – Les cavernes d'acier, *J'ai lu 404*
- 4 – Face aux feux du soleil, *J'ai lu 468*
- 5 – Les robots de l'aube, *J'ai lu 6792*
- 6 – Les robots et l'empire, *J'ai lu 5895*

Tyrann, J'ai lu 484

Cailloux dans le ciel, J'ai lu 552

La voie martienne et autres nouvelles, J'ai lu 870

Le voyage fantastique, J'ai lu 1635

Le robot qui rêvait, J'ai lu 2388

Le renégat, J'ai lu 3094

Humanité, J'ai lu 3290

ISAAC ASIMOV

LE CYCLE DES ROBOTS

3. La caverne d'acier

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Jacques Brécard



Collection dirigée par Thibaud Eliroff

Titre original :
THE CAVES OF STEEL

Cemetery Dance Publications, Baltimore

© Isaac Asimov, 1953, 1964

Pour la traduction française :

© Éditions Hachette, 1956

ENTRETIEN AVEC UN COMMISSAIRE

Lije Baley venait d'atteindre son bureau quand il se rendit compte que R. Sammy l'observait, et que, manifestement, il l'avait attendu.

Les traits austères de son visage allongé se durcirent.

— Qu'est-ce que tu veux ? fit-il.

— Le patron vous demande, Lije. Tout de suite. Dès votre arrivée.

— Entendu !

R. Sammy demeura planté à sa place.

— J'ai dit : entendu ! répéta Baley. Fous le camp !

R. Sammy pivota sur les talons, et s'en fut vaquer à ses occupations ; et Baley, fort irrité, se demanda, une fois de plus, pourquoi ces occupations-là ne pouvaient pas être confiées à un homme.

Pendant un instant, il examina avec soin le contenu de sa blague à tabac, et fit un petit calcul mental : à raison de deux pipes par jour, il atteindrait tout juste la date de la prochaine distribution.

Il sortit alors de derrière sa balustrade (depuis deux ans, il avait droit à un bureau d'angle, entouré

de balustrades) et traversa dans toute sa longueur l'immense salle.

Comme il passait devant Simpson, celui-ci interrompit un instant les observations auxquelles il se livrait, sur une enregistreuse automatique au mercure, et lui dit :

— Le patron te demande, Lije.

— Je sais. R. Sammy m'a prévenu.

Un ruban couvert d'inscriptions serrées en langage chiffré sortait sans arrêt des organes vitaux de l'enregistreuse ; ce petit appareil recherchait et analysait ses « souvenirs », afin de fournir le renseignement demandé, qui était obtenu grâce à d'infinies vibrations produites sur la brillante surface du mercure.

— Moi, reprit Simpson, je flanquerais mon pied au derrière de R. Sammy, si je n'avais pas peur de me casser une jambe ! Tu sais, l'autre soir, j'ai rencontré Vince Barrett...

— Ah oui ?...

— Il cherche à récupérer son job, ou n'importe quelle autre place dans le Service. Pauvre gosse ! Il est désespéré ! Mais que voulais-tu que, moi, je lui dise ?... R. Sammy l'a remplacé, et fait exactement son boulot : un point, c'est tout ! Et pendant ce temps-là, Vince fait marcher un tapis roulant dans une des fermes productrices de levure. Pourtant, c'était un gosse brillant, ce petit-là, et tout le monde l'aimait bien !

Baley haussa les épaules et répliqua, plus sèchement qu'il ne l'aurait voulu :

— Oh ! tu sais, nous en sommes tous là, plus ou moins.

Le patron avait droit à un bureau privé. Sur la porte en verre dépoli, on pouvait lire : JULIUS ENDERBY.

C'était écrit en jolies lettres, gravées avec soin dans le verre ; et, juste en dessous, luisait l'inscription : COMMISSAIRE PRINCIPAL DE POLICE DE NEW YORK.

Baley entra et dit :

— Vous m'avez fait demander, monsieur le commissaire ?

Enderby leva la tête vers son visiteur. Il portait des lunettes, car il avait les yeux trop sensibles pour que l'on pût y adapter des lentilles normales adhérant à la pupille. Il fallait d'abord s'habituer à voir ces lunettes, pour pouvoir, ensuite, apprécier exactement le visage de l'homme – lequel manquait tout à fait de distinction. Baley, pour sa part, inclinait fort à penser que le commissaire tenait à ses lunettes parce qu'elles conféraient à sa physionomie plus de caractère ; quant aux pupilles de son chef, il les soupçonnait sérieusement de ne pas être aussi sensibles qu'on le prétendait.

Le commissaire avait l'air extrêmement nerveux. Il tira sur ses poignets de chemise, s'adossa à son fauteuil, et dit, trop cordialement :

— Asseyez-vous, Lije. Asseyez-vous !

Lije s'exécuta, très raide, et attendit.

— Et comment va Jessie ? dit Enderby. Et votre fils ?

— Bien, répondit Baley sans chaleur, tout à fait bien. Et votre famille ?

— Bien, fit Enderby, comme un écho, tout à fait bien.

« C'est un faux départ, se dit Baley ; il y a quelque chose d'anormal dans son visage ! » Et, tout haut, il ajouta :

— Monsieur le commissaire, je vous serais reconnaissant de ne pas m'envoyer chercher par R. Sammy.

— Mon Dieu, Lije, vous savez bien ce que je pense à ce sujet ! Mais on me l'a imposé : il faut donc que je l'utilise pour certaines besognes.

— C'est fort désagréable, monsieur le commissaire ! Ainsi, il vient de m'avertir que vous me demandiez, et puis il est resté debout, planté là ; vous savez ce que c'est. Et il a fallu que je lui dise de s'en aller, sans quoi il n'aurait pas bougé !

— Oh ! c'est ma faute, Lije ! Je lui ai donné l'ordre de vous transmettre un message, mais j'ai oublié de lui préciser qu'aussitôt sa mission remplie il devrait revenir à sa place.

Baley soupira, et les petites rides que l'on remarquait au coin de ses beaux yeux brun foncé s'accrochèrent.

— Quoi qu'il en soit, dit-il, vous m'avez fait demander...

— Oui, Lije, répliqua le commissaire, et ce n'est pas pour quelque chose de facile, je vous le garantis !

Il se leva, pivota sur ses talons, et fit quelques pas jusqu'au mur qui se trouvait derrière son bureau ; puis il appuya sur un bouton à peine visible, et aussitôt une partie du panneau devint transparente.

Baley cligna des yeux, sous l'irruption inattendue de lumière grise qui inonda la pièce.

Le commissaire sourit :

— J'ai fait installer ça spécialement l'an dernier, Lije, dit-il. Je crois que je ne vous l'avais pas encore montré. Approchez et jetez un coup d'œil. Dans le temps jadis, toutes les pièces des maisons étaient ainsi équipées. On appelait ça des « fenêtres ». Vous le saviez ?

Baley n'ignorait pas ce détail, car il avait lu beaucoup d'ouvrages historiques.

— J'en ai entendu parler, dit-il.

— Alors, venez ici !

Baley hésita un peu, mais finit par s'exécuter. Il trouva un peu indécent d'exposer ainsi une pièce privée aux regards du monde extérieur. Décidément, il y avait des moments où le commissaire poussait par trop loin sa passion bien connue de l'époque médiévale : c'en devenait stupide !... C'était tout comme ses lunettes... Ah ! mais oui ! Voilà ce qui lui changeait le visage ! C'était cela qui lui donnait l'air anormal !

— Excusez-moi, monsieur le commissaire, dit-il. Mais il me semble que vous portez de nouvelles lunettes, n'est-ce pas ?

Le commissaire, légèrement surpris, le dévisagea un instant sans répondre ; puis il ôta ses lunettes, les examina, et regarda de nouveau Baley. Sans ses verres, sa figure semblait encore plus ronde et son menton un peu plus massif. Et, du coup, son regard devenait plus vague, car il ne parvenait plus à distinguer nettement les objets.

Il remit ses verres sur son nez et, d'un ton très agacé, il répondit enfin :

— Oui, j'ai cassé les autres il y a trois jours ; et avec tout ce que j'ai sur les bras, je n'ai pu les

remplacer que ce matin. Je dois vous dire, Lije, que ces trois dernières journées ont été infernales.

— À cause des lunettes ?

— Et d'autres choses aussi... J'en prends l'habitude !

Il se tourna vers la fenêtre, et Baley, l'imitant, ne put cacher son étonnement à la vue de la pluie qui tombait du ciel. Il demeura un long moment immobile à la contempler, tandis que le commissaire l'observait avec une sorte de fierté, comme s'il avait lui-même créé le phénomène auquel il lui donnait le privilège d'assister.

— C'est la troisième fois, ce mois-ci, que j'ai pu voir tomber la pluie, dit Enderby. C'est très remarquable, n'est-ce pas ?

Malgré lui, Baley dut s'avouer que c'était impressionnant. Au cours de ses quarante-deux années d'existence, il avait rarement vu pleuvoir, ou contemplé la nature, dans ses diverses manifestations.

— Pour moi, répliqua-t-il, quand je vois tomber toute cette eau sur la ville, ça me paraît vraiment du gaspillage : on devrait s'arranger pour en limiter la chute dans les réservoirs d'alimentation.

— Ah ! vous, Lije, vous êtes un moderne, et c'est d'ailleurs la cause de vos soucis. À l'époque médiévale, les gens vivaient en plein air, non seulement ceux qui exploitaient des fermes, mais également les citoyens des villes, même ceux de New York. Quand la pluie tombait, ils ne trouvaient pas que c'était du gaspillage d'eau. Ils s'en réjouissaient, comme de toutes les manifestations de la nature, car ils vivaient dans une sorte de communion intime avec elle.

« C'était une existence plus saine et meilleure, croyez-moi ! Tous les ennuis que nous vaut la vie moderne sont dus à ce qu'il y a divorce entre la nature et nous. Quand vous en aurez le temps, vous devriez lire des ouvrages d'histoire sur l'Âge du Charbon.

Baley, effectivement, en avait lu. Il avait entendu bien des gens se lamenter sur la création de la pile atomique. Il avait lui-même maudit souvent cette invention, quand les événements avaient mal tourné, ou quand il était fatigué. Mais, tout au long de l'histoire de l'humanité, l'homme n'a jamais cessé de gémir ainsi : c'est inhérent à sa nature. À l'Âge du Charbon, les gens vitupéraient l'invention de la machine à vapeur. Dans une des pièces de Shakespeare, un de ses personnages maudit le jour où l'on découvrit la poudre à canon. De même, dans quelque mille ans, les gens jugeraient néfaste l'invention du cerveau positronique...

Mais Lije n'aimait pas se laisser aller à des réflexions de ce genre ; elles le déprimaient. Au diable, tout cela !

— Écoutez, Julius, dit-il...

Pendant les heures de service, il n'avait pas l'habitude de s'entretenir familièrement avec le commissaire, en dépit de l'insistance avec laquelle celui-ci l'appelait par son petit nom. Mais, ce jour-là, sans trop savoir pourquoi, il éprouva, pour une fois, le besoin de lui rendre la pareille.

— Écoutez, Julius, vous me parlez de tout, sauf de la raison pour laquelle vous m'avez fait venir, et cela me tracasse. De quoi s'agit-il ?

— J'y arrive, j'y arrive ! répondit le commissaire. Mais laissez-moi vous exposer la chose à ma façon. Car il s'agit de sérieux ennuis.

— Oh ! je m'en doute bien ! Qu'est-ce qui n'est pas une source d'embêtements sur cette sacrée planète ? Avez-vous encore plus de difficultés avec les R ?

— Dans une certaine mesure, oui, Lije. À vrai dire, j'en suis à me demander jusqu'à quel point le vieux monde pourra continuer à supporter les épreuves qui lui sont imposées. Quand j'ai fait installer cette fenêtre, ce n'était pas seulement pour voir le ciel de temps à autre ; c'était pour voir la ville. Je la contemple souvent, et je me demande ce qu'elle va devenir, au cours du prochain siècle !

Ces remarques mélancoliques déplurent vivement à Baley, mais il ne se lassa pas de regarder par la fenêtre, avec une sorte de fascination. En dépit du mauvais temps qui diminuait sensiblement la visibilité, la ville offrait un spectacle sans pareil. Les services de la police occupaient la partie supérieure du City Hall Building, lequel s'élevait dans le ciel à une très grande hauteur. Vues de la fenêtre du commissaire principal, les tours des gratte-ciel voisins jouaient le rôle de parents pauvres, et l'on distinguait leurs sommets. On eût dit de gros doigts pointés vers la voûte des cieux. Leurs murs étaient nus, sans caractère. C'étaient autant de ruches contenant d'immenses essaims humains.

— À un certain point de vue, dit le commissaire, je regrette qu'il pleuve, car nous ne pouvons apercevoir Spacetown¹.

1. *Space* = espace. — *Town* = la ville. (*N. d. T.*)

Baley jeta un regard vers l'ouest, mais, comme venait de l'indiquer Enderby, la vue, de ce côté-là, était bouchée. Les tours de New York s'estompaient dans un nuage de pluie, et l'horizon présentait l'aspect d'un mur blanchâtre.

— Je sais de quoi Spacetown a l'air, répliqua Baley.

— J'aime assez la vue que l'on en a d'ici, reprit son chef. On peut juste la distinguer dans l'espace compris entre les deux parties du quartier de Brunswick. C'est une vaste agglomération de dômes relativement bas. Ce qui nous différencie de nos voisins, c'est précisément que nos immeubles sont élevés et serrés les uns contre les autres. Chez eux, au contraire, chaque famille a sa propre maison, dont le toit est arrondi, et, entre chacun de ces dômes, il y a du terrain. Avez-vous jamais eu l'occasion de vous entretenir avec un des Spaciens, Lije ?

— Quelquefois, oui, répondit Baley, patiemment. Il y a un mois environ, j'ai parlé à l'un d'eux, ici même.

— En effet, je m'en souviens maintenant. Si je me laissais aller à philosopher sur eux et nous, je dirais que nous avons des conceptions différentes de l'existence.

Baley commençait à se sentir un peu mal à l'aise ; il savait que plus le commissaire prenait de précautions pour exposer une affaire, plus celle-ci promettait d'être grave. Toutefois, jouant le jeu, il répondit :

— D'accord. Mais quoi de surprenant à cela ? Vous ne pouvez tout de même pas éparpiller huit millions de personnes dans un petit espace,

en affectant à chaque famille une maisonnette ! Les gens de Spacetown ont de la place : tant mieux pour eux ! Il n'y a qu'à les laisser vivre comme bon leur semble !

Le commissaire revint s'asseoir à son bureau, et dévisagea sans sourciller son collaborateur. Celui-ci fut gêné par les lunettes d'Enderby, qui déformaient un peu son regard.

— Tout le monde n'admet pas avec autant de tolérance que vous, dit-il, les différences de culture dont vous venez de parler. Ce que je dis là s'applique autant à New York qu'à Spacetown.

— Bon ! fit Baley. Et qu'est-ce que ça fait ?

— Ça fait qu'il y a trois jours un Spacien est mort.

Il y arrivait quand même ! La commissure des fines lèvres de Baley se plissa très légèrement, sans pour cela modifier l'expression naturellement triste de son visage.

— C'est vraiment dommage, dit-il. Il a dû attraper un microbe, j'imagine, ou quelque chose de contagieux... ou prendre froid, peut-être !

Le commissaire parut choqué d'une telle supposition :

— Qu'allez-vous donc chercher ? fit-il.

Baley ne prit pas la peine de développer plus avant son hypothèse. La précision avec laquelle les Spaciens avaient réussi à éliminer toute maladie de leur communauté était bien connue ; et l'on savait mieux encore avec quel soin ils évitaient, autant que possible, les contacts avec les habitants de la Terre, tous plus ou moins porteurs de germes contagieux. Au surplus, ce n'était certes pas le moment

de se montrer sarcastique avec le commissaire. Aussi Baley répondit-il tranquillement :

— Oh ! j'ai dit ça sans intention particulière. Alors, de quoi est-il mort ? fit-il en regardant par la fenêtre.

— Il est mort d'une charge d'explosif qui lui a fait sauter la poitrine.

Baley ne se retourna pas, mais son dos se raidit, et, à son tour, il répliqua :

— Qu'est-ce que vous me racontez là ?

— Je vous raconte un meurtre, dit doucement le commissaire. Et vous, un détective, vous savez mieux que personne ce que c'est !

Cette fois, Baley se retourna.

— Mais c'est incroyable ! Un Spacien ? Et il y a trois jours de cela ?

— Oui.

— Mais qui a pu faire ça, et comment ?

— Les Spaciens disent que c'est un Terrien.

— Impossible !

— Pourquoi pas ? Vous n'aimez pas les Spaciens, et moi non plus. Qui sur la Terre les encaisse ? Personne. Quelqu'un les aura détestés un peu trop, voilà tout !

— Je l'admets. Cependant...

— Il y a eu l'incendie des usines de Los Angeles. Il y a eu la destruction des R de Berlin. Il y a eu les émeutes de Shanghai...

— C'est exact.

— Tout ça indique un mécontentement croissant, qui peut fort bien avoir donné naissance à une sorte d'organisation secrète.

— Je ne vous suis pas, monsieur le commissaire, dit Baley. Seriez-vous par hasard en train de

me mettre à l'épreuve, pour quelque raison que j'ignore ?

— En voilà une idée ! s'écria Enderby, sincèrement déconcerté.

Mais Baley reprit, ne le quittant pas des yeux :

— Ainsi donc, il y a trois jours un Spacien a été assassiné, et ses compatriotes pensent que le meurtrier est un Terrien. Jusqu'à ce moment précis, fit-il en tapant du doigt sur le bureau, rien n'a transpiré de ce crime. C'est bien cela, n'est-ce pas ? Eh bien, monsieur le commissaire, cette histoire est invraisemblable ! Ça, alors ! Mais si c'était réellement vrai, une affaire comme celle-là entraînerait la disparition de New York de la planète : elle nous ferait tous sauter !

— Non, Lije, répliqua le commissaire en hochant la tête. Ce n'est pas si simple que cela. Écoutez-moi. Voilà trois jours que je n'arrête pas de circuler. J'ai eu de longs entretiens avec le maire, je suis allé moi-même à Spacetown, j'ai été à Washington conférer avec le Service des recherches terrestres.

— Ah ! Et qu'est-ce qu'on en dit, au S.R.T. ?

— Ils disent que c'est notre affaire... Elle s'est produite à l'intérieur des limites de la ville, et Spacetown dépend de la juridiction de New York.

— Sans doute, mais avec des droits d'extraterritorialité.

— Je sais, et j'y arrive, précisément.

Le regard d'Enderby évita celui, très perçant, de Baley. On eût dit que soudain les rôles s'étaient renversés, et que le commissaire était devenu le subordonné du détective. Quant à celui-ci, il semblait, par son attitude, trouver le fait tout naturel.

— Eh bien ! dit-il tranquillement, les Spaciens n'ont qu'à se débrouiller !

— Doucement, Lije ! plaida Enderby. Ne me bousculez pas. J'essaie de vous exposer le problème, en amis que nous sommes. Et d'abord, il faut que vous sachiez exactement dans quelle position je me trouve. Car j'étais précisément là-bas quand on a appris la nouvelle. J'avais rendez-vous avec lui, avec Roj Nemennuh Sarton.

— La victime ?

— Oui, la victime, répondit le commissaire d'une voix sinistre. Cinq minutes de plus, et c'est moi qui, en personne, aurais découvert le corps. Vous imaginez ce que ç'aurait été ? Mais telle que la chose s'est passée, elle a déjà été suffisamment brutale, bon sang ! Au moment même où j'arrivais, ils m'ont mis au courant, et ce fut le point de départ d'un cauchemar qui a duré trois jours. Avec cela, tout était trouble autour de moi, puisque je ne disposais pas d'un instant pour faire remplacer mes sacrées lunettes. En tout cas, cette histoire-là ne m'arrivera plus de sitôt ! J'en ai commandé trois paires.

Baley se représenta l'événement, tel qu'il avait dû se produire. Il s'imagina les hautes et élégantes silhouettes des Spaciens s'avançant vers le commissaire, et lui annonçant le drame, du ton positif et dépourvu de toute émotion qui leur était habituel. Julius avait dû ôter ses lunettes et les essuyer ; mais, sous le coup de la nouvelle, il les avait laissées tomber ; il en avait inévitablement contemplé ensuite les morceaux brisés, en marmottant d'inintelligibles paroles entre ses grosses lèvres ; et Baley était bien convaincu que, pendant cinq minutes au moins, le

commissaire avait été beaucoup plus préoccupé par la perte de ses lunettes que par le meurtre.

— Oui, reprit Enderby, je suis dans une position impossible. Comme vous venez de le rappeler, Spacetown jouit de l'extra-territorialité. Ils peuvent donc insister pour mener eux-mêmes leur enquête, et faire à leur gouvernement n'importe quel rapport sur l'affaire. Les Mondes Extérieurs pourraient se baser là-dessus pour nous réclamer d'importantes indemnités. Et vous voyez d'ici comment notre population réagirait !

— Si la Maison-Blanche consentait à payer la moindre de ces indemnités, elle se suiciderait politiquement.

— Elle commettrait un autre genre de suicide en ne payant pas.

— Oh ! fit Baley, vous n'avez pas besoin de me faire un dessin !

Il était encore tout enfant, lorsque les croiseurs étincelants des Mondes Extérieurs avaient, pour la dernière fois, atterri et débarqué leurs troupes à Washington, New York et Moscou, pour se faire remettre ce qu'ils estimaient être leur dû.

— Alors, dit Enderby, toute la question est là : payer ou ne pas payer. Et le seul moyen d'en sortir, c'est de trouver nous-mêmes l'assassin, et de le livrer aux Spaciens. Ça ne dépend que de nous.

— Pourquoi donc ne pas passer tout le dossier au S.R.T. ? Même en tenant compte du point de vue légal, selon lequel c'est notre juridiction qui est en cause, il faut considérer la question des relations interstellaires...

— Le S.R.T. refusera toujours d'y fourrer son nez. Ils ont bien trop peur de s'y brûler. Non ! Nous ne pouvons pas y couper : c'est pour nos pieds !

Redressant la tête, il fixa longuement du regard son subordonné, et, pesant ses mots, il ajouta :

— Et c'est une sale histoire, Lije. C'est une histoire qui peut nous coûter nos situations, à tous, tant que nous sommes !

— Allons donc ! s'écria Baley. Il faudrait nous remplacer tous, et c'est impossible, car on ne trouvera pas en assez grand nombre des gens spécialisés comme nous !

— Si, dit le commissaire. Ils existent : les R !

— Quoi ?

— R. Sammy n'est qu'un début. Il fait le métier de garçon de courses. Il y en a d'autres qui surveillent les tapis roulants express. Cré nom de nom, mon vieux ! Je connais Spacetown un peu mieux que vous, et je sais ce qu'on y fait ! Il y a des R qui peuvent parfaitement exécuter votre travail et le mien. On peut nous déclasser, mettez-vous bien ça dans la tête ! Et, à notre âge, nous retrouver en chômage, vous voyez ça d'ici !

— Je vois ce que c'est, en effet, grommela Baley.

— Je suis désolé, Lije, reprit le commissaire principal, très déprimé. Mais il fallait vous dire la vérité !

Baley acquiesça d'un signe de tête, et s'efforça de ne pas penser à son père. Bien entendu, Enderby connaissait toute l'histoire.

— Mais voyons ! dit-il. Quand cette question de remplacement a-t-elle commencé à venir sur le tapis ?

— Allons, Lije, répliqua Enderby, ne faites pas l'innocent ! Vous savez bien que ça n'a jamais cessé ! Voilà vingt-deux ans que ça dure ! Ça remonte au jour où les Spaciens sont venus ici, vous ne l'ignorez pas ! Seulement, aujourd'hui, ça commence à atteindre des couches sociales plus élevées, voilà tout ! Si nous ne sommes pas capables de mener cette enquête à bien, ça nous coûtera cher : ce sera une étape de plus – et quelle étape ! – que nous aurons parcourue sur le chemin nous conduisant au chômage ; et bientôt nous n'aurons plus, et pour cause, à nous préoccuper de nos cotisations mensuelles à la Caisse des retraites, c'est moi qui vous le dis ! En revanche, Lije, si nous menons l'enquête avec succès, cela aura pour effet de repousser, dans un avenir lointain, le jour fatal que je viens d'évoquer. De plus, ce serait pour vous, personnellement, une occasion inespérée de percer.

— Pour moi ?

— Oui, car c'est vous que j'ai l'intention de désigner pour mener l'enquête, Lije.

— Mais voyons, monsieur le commissaire, ce n'est pas possible ! Je ne suis encore que de la catégorie C. 5, et je n'ai pas droit à une mission de cette envergure...

— Mais vous désirez passer dans la catégorie C. 6, pas vrai ?

Quelle question ! Baley connaissait les avantages afférents à la catégorie C. 6 : place assise, aux heures de pointe, dans les transports express, et pas seulement entre dix et seize heures ; droit à une plus grande variété de plats sur les menus des cuisines communautaires ; peut-être même un

logement amélioré, et, de temps en temps, une place réservée pour Jessie au solarium...

— Bien sûr que je le désire ! répliqua-t-il. Pourquoi pas ? Mais si je n'arrive pas à débrouiller l'affaire, qu'est-ce que je vais prendre !

— Pourquoi ne réussiriez-vous pas, Lije ? dit Enderby d'une voix enjôleuse. Vous en avez toutes les capacités. Vous êtes l'un de mes meilleurs détectives.

— N'empêche que, dans mon service, j'ai une demi-douzaine de collègues plus anciens que moi et de catégorie supérieure. Pourquoi les éliminer ainsi à priori ?

La réaction de Baley prouvait, sans qu'il eût besoin de l'exprimer plus clairement, qu'il n'était pas dupe : pour que le commissaire dérogeât à ce point aux règles de la hiérarchie, il fallait que l'affaire fût véritablement exceptionnelle et grave.

— Pour deux raisons, Lije, répondit Enderby en joignant les mains. Pour moi, vous le savez, vous n'êtes pas seulement un de mes collaborateurs. Nous sommes deux amis, et je n'oublie jamais le temps où nous étions au collège ensemble. Parfois, j'ai peut-être l'air de ne pas m'en souvenir, mais c'est uniquement dû aux nécessités du service et de la hiérarchie : vous savez bien ce que c'est que d'être commissaire principal. Il n'en est pas moins vrai que je reste votre ami. Or, je le répète, cette enquête-là représente, pour celui qui va en être officiellement chargé, une chance formidable, et je veux que ce soit vous qui en bénéficiiez.

— Bon, fit Baley, sans aucun enthousiasme. Voilà donc la première raison. Et la seconde ?

— La seconde, c'est que je pense que vous êtes mon ami autant que je suis le vôtre : alors, j'ai un service à vous demander, au titre d'ami et non de chef.

— Quel service ?

— Je désire que vous preniez, pour mener votre enquête, un associé spacien : Spacetown l'a exigé. C'est la condition qu'ils ont posée pour ne pas rendre compte de l'assassinat à leur gouvernement, et pour nous laisser seuls débrouiller l'affaire. Un de leurs agents devra, d'un bout à l'autre, assister à toute l'enquête.

— Autant dire qu'ils n'ont aucune confiance en nous.

— Il y a évidemment de ça, Lije. Mais il faut reconnaître que, si l'enquête est mal menée, de nombreux fonctionnaires spaciens responsables seront blâmés par leur gouvernement. Ils ont donc intérêt à ce que tout se passe correctement, et je leur accorde le bénéfice du doute, Lije. Je suis, pour ce motif, disposé à croire que leurs intentions sont bonnes.

— Oh ! mais, pour ma part, je n'en doute pas un instant, monsieur le commissaire ! Et c'est bien cela qui me tracasse le plus, d'ailleurs !

Enderby se refusa à relever la remarque et poursuivit :

— Alors, Lije, êtes-vous prêt à accepter de prendre avec vous un associé spacien ?

— Vous me le demandez comme un service personnel ?

— Oui. Je vous prie de prendre en main l'enquête, dans les conditions exigées par Spacetown.

— Eh bien, c'est d'accord, monsieur le commissaire.

— Merci, Lije. Il va falloir qu'il habite avec vous.

— Ah ! non, alors ! Je ne marche plus !

— Allons, allons, Lije ! Vous avez un grand appartement, voyons : trois pièces, avec un seul enfant ! Vous pouvez donc très bien l'installer chez vous. Il ne vous dérangera pas !... Pas le moins du monde, je vous assure ! Et c'est indispensable.

— Jessie va avoir horreur de ça ! J'en suis sûr.

— Vous lui expliquerez ! répliqua le commissaire avec tant d'ardeur et d'insistance que, derrière ses lunettes, ses yeux semblèrent deux cavités sombres enfoncées dans leurs orbites. Vous lui direz que vous faites cela par amitié pour moi, et que, si tout marche bien, je m'engage, aussitôt après, à user de tout mon crédit pour vous faire sauter une catégorie, et obtenir pour vous une promotion à la classe C. 7. Vous entendez, Lije, C. 7 !...

— Entendu monsieur le commissaire. J'accepte le marché.

Baley se leva à moitié, mais quelque chose dans la physionomie d'Enderby lui montra que tout n'était pas dit.

— Y a-t-il d'autres conditions ? demanda-t-il en se rasseyant.

— Oui, fit Enderby en baissant lentement la tête. Il s'agit du nom de votre associé.

— Oh ! peu importe ! dit Baley. Que ce soit Pierre, Jacques, ou Paul...

— C'est-à-dire... murmura le commissaire. Enfin... les Spaciens font... ils ont de drôles d'idées, Lije.

En fait, l'associé qu'ils vous destinent n'est pas... n'est pas...

Baley écarquilla les yeux et s'écria :

— Un instant, je vous prie !... Vous ne prétendez pas ?...

— Si, Lije !... C'est bien ça !... Il le faut, Lije !... Il le faut absolument !... Il n'y a pas d'autre moyen de nous en tirer !...

— Et vous avez la prétention que je mette dans mon appartement un... une chose pareille ?

— Je vous le demande, comme à un ami, Lije.

— Non !... Non !

— Écoutez-moi, Lije. Vous savez bien que, pour une affaire pareille, je ne peux faire confiance à personne. Ai-je besoin d'entrer dans tous les détails ? Nous sommes absolument contraints de travailler, la main dans la main, avec les Spaciens, dans cette enquête. Il faut que nous réussissions, si nous voulons empêcher les flottes aériennes des Mondes Extérieurs de venir réclamer au Monde Terrestre de nouvelles indemnités. Mais nous ne pouvons réussir par le seul jeu de nos vieilles méthodes. On va donc vous associer à un de leurs R. Si c'est lui qui trouve la solution de l'énigme, nous sommes fichus, — j'entends : nous, services de police. Vous comprenez ce que je veux dire, n'est-ce pas ? Vous voyez donc combien votre tâche va être délicate : il faut que vous travailliez avec lui, en plein accord, mais que vous veilliez à ce que ce soit vous et non lui qui trouviez la solution du problème qui vous est posé. Est-ce bien clair ?

— En d'autres termes, je dois coopérer cent pour cent avec lui, ou lui couper le cou. De la main

droite je lui taperai dans le dos, et de la gauche je me tiendrai prêt à le poignarder. C'est bien ça ?

— Que pouvons-nous faire d'autre ? Il n'y a pas d'autre solution.

— Je ne sais pas du tout comment Jessie va prendre la chose, fit Baley, indécis.

— Je lui parlerai, si vous le désirez.

— Non, monsieur le commissaire. Inutile !... Et, ajouta-t-il en poussant un profond soupir, comment s'appelle mon associé ?

— R. Daneel Olivaw.

— Oh ! fit tristement Baley. Ce n'est plus la peine, désormais, d'user d'euphémismes, monsieur le commissaire ! J'accepte la corvée. Alors, allons-y carrément, et appelons les choses par leur nom ! Je suis donc associé à Robot Daneel Olivaw !

VOYAGE EN TAPIS ROULANT EXPRESS

Il y avait comme toujours foule sur le tapis roulant express ; les voyageurs debout se tenaient sur la bande inférieure, et ceux qui avaient droit aux places assises montaient sur l'impériale. Un flot mince et continu de gens s'échappait de l'express pour passer sur les tapis de « décélération », et de là gagnait les tapis roulants secondaires ou les escaliers mécaniques, qui conduisaient, sous d'innombrables arches et par autant de ponts, au dédale sans fin des divers quartiers de la ville. Un autre flot humain, non moins continu, progressait en sens inverse, de la ville vers l'express, en passant par des tapis accélérateurs.

De tous côtés des lumières étincelaient ; les murs et les plafonds, tous lumineux, semblaient irradier d'une phosphorescence non dénuée de fraîcheur ; partout des placards aveuglants attiraient l'attention, et, telles de gros vers luisants, les indications se succédaient, crues et impératives : DIRECTION DE « JERSEY » — POUR LA NAVETTE D'« EAST RIVER » : SUIVEZ LES FLÈCHES — DIRECTION DE « LONG ISLAND » : PRENDRE L'ÉTAGE SUPÉRIEUR.

Mais ce qui dominait cet ensemble, c'était un bruit formidable, inséparable de la vie même, le colossal brouhaha de millions de gens parlant, riant, toussant, criant, murmurant, et respirant.

« Tiens ! se dit Baley. On ne voit indiquée nulle part la direction de Spacetown ! »

Il sauta de tapis roulant en tapis roulant, avec l'aisance et l'adresse acquises au cours d'une vie entière passée à ce genre d'exercice. Les enfants apprenaient à sauter d'un tapis sur l'autre dès qu'ils commençaient à marcher. C'est à peine si Baley sentait l'accélération progressive du tapis, et il avait une telle habitude de ce mode de transport qu'il ne se rendait même plus compte que, instinctivement, il se penchait en avant pour compenser la force qui l'entraînait. Il ne lui fallut pas trente secondes pour atteindre le tapis roulant à cent kilomètres à l'heure, lequel lui permit de sauter sur la plate-forme à balustrades et à parois vitrées qui s'intitulait l'express.

Mais il n'y avait toujours pas de poteaux indicateurs mentionnant Spacetown. Après tout, cela s'expliquait. À quoi bon indiquer ce chemin-là ? Si l'on avait affaire à Spacetown, on savait sûrement comment y aller. Et si l'on n'en connaissait pas l'itinéraire, il était parfaitement inutile de s'y rendre. Quand Spacetown avait été fondée, quelque vingt-cinq ans auparavant, on avait d'abord incliné à en faire un centre d'attraction, et d'innombrables foules de New Yorkais s'étaient rendues là-bas.

Mais les Spaciens n'avaient pas mis longtemps à stopper cette invasion. Poliment (ils étaient toujours polis), mais fermement, ils dressèrent entre eux et la grande ville une barrière fort difficile

à franchir, formée d'une combinaison des services de contrôle de l'immigration et de l'inspection des douanes. Quand donc on avait affaire à Spacetown, on était tenu de fournir toutes indications d'identité désirables ; on devait, de plus, consentir à une fouille intégrale, à un examen médical approfondi, et à une désinfection complète.

Bien entendu, ces mesures suscitèrent un vif mécontentement, plus vif même qu'elles ne le justifiaient, et il en résulta un sérieux coup d'arrêt dans le programme de modernisation de New York. Baley gardait un souvenir vivace des émeutes dites de la Barrière. Il y avait participé lui-même, dans la foule, se suspendant aux balustrades de l'express, envahissant les impériales, au mépris des règlements qui réservaient à certaines personnes privilégiées les places assises ; il avait parcouru pendant des heures les tapis roulants, sautant de l'un à l'autre au risque de se rompre le cou et, pendant deux jours, il était demeuré avec les émeutiers devant la Barrière de Spacetown, hurlant des slogans, et démolissant le matériel de la ville, simplement pour soulager sa rage.

S'il voulait s'en donner la peine, Baley pouvait encore chanter par cœur les airs populaires de cette époque-là. Il y avait entre autres : *L'homme est issu de la Terre, entends-tu ?* un vieux chant du pays, au refrain lancinant.

*L'homme est issu de la Terre, entends-tu ?
C'est sa mère nourricière, entends-tu ?
Spacien, va-t'en, disparais
De la Terre qui te hait !
Sale Spacien, entends-tu ?*

Il y avait des centaines de strophes du même genre, quelques-unes spirituelles, la plupart stupides, beaucoup obscènes. Mais chacune d'elles se terminait par : « Sale Spacien, entends-tu ? » Futile riposte, consistant à rejeter à la figure des Spaciens l'insulte par laquelle ils avaient le plus profondément blessé les New Yorkais : leur insistance à traiter les habitants de la Terre comme des êtres pourris par les maladies.

Il va sans dire que les Spaciens ne partirent pas. Ils n'eurent même pas besoin de mettre en jeu leurs armes offensives. Il y avait belle lurette que les flottes démodées des Puissances Terrestres avaient appris qu'approcher d'un vaisseau aérien du Monde Extérieur, c'était courir au suicide. Les avions terrestres qui s'étaient aventurés dans la zone réservée de Spacetown, aux premiers temps de son établissement, avaient purement et simplement disparu. Tout au plus en avait-on retrouvé quelque minuscule débris d'aile, ayant fini par retomber sur la Terre.

Quant aux armes terrestres, aucune foule, si déchaînée fût-elle, ne perdrait jamais la tête au point d'oublier l'effet des disrupteurs subéthériques portatifs, utilisés contre les Terriens dans les guerres du siècle précédent.

Ainsi donc les Spaciens se tenaient isolés derrière leur barrière, produit de leur progrès scientifique, et les Terriens ne disposaient d'aucune méthode leur permettant d'espérer qu'un jour ils pourraient détruire cette barrière. Pendant toute la période des émeutes, les Spaciens attendirent sans broncher, jusqu'à ce que les autorités de la ville fussent

parvenues à calmer la foule, en utilisant des gaz somnifères et vomitifs. Pendant quelque temps, les pénitenciers regorgèrent de meneurs, de mécontents, et de gens arrêtés uniquement parce qu'il en fallait dans les prisons... Mais, très rapidement, ils furent tous relâchés.

Puis, au bout d'un certain temps, les Spaciens assouplirent progressivement leurs mesures restrictives. Ils supprimèrent la barrière, et passèrent un accord avec les services de police de New York, qui s'engagèrent à faire respecter les lois isolationnistes de Spacetown et à qui ils assurèrent aide et protection. Enfin, décision plus importante que toutes les autres, la visite médicale obligatoire devint beaucoup moins draconienne.

Mais maintenant, se dit Baley, les événements pouvaient suivre un cours tout différent. Si les Spaciens croyaient sérieusement qu'un Terrien avait réussi à pénétrer dans Spacetown pour y commettre un meurtre, il n'y aurait rien d'impossible à ce qu'ils décident de rétablir la barrière : et ça, ce serait un coup dur.

Il se hissa sur la plate-forme de l'express, se fraya un chemin parmi les voyageurs debout, et gagna le petit escalier en spirale qui menait à l'impériale ; là, il s'assit, mais sans mettre dans le ruban de son chapeau sa carte de circulation ; il ne l'arbora qu'après avoir dépassé le dernier quartier de l'arrondissement de l'Hudson. En effet, aucune personne appartenant à la catégorie C. 5 n'avait droit aux places assises, pour les parcours à l'intérieur d'une zone limitée à l'est par Long Island et à l'ouest par l'Hudson. Sans doute, il y avait, à cette heure-là,

beaucoup de places assises disponibles, mais si un des contrôleurs l'avait vu, il l'aurait automatiquement expulsé de l'express. Les gens devenaient de jour en jour plus agacés par le système de classement de la population en catégories distinctes, plus ou moins privilégiées. Et, en toute honnêteté, Baley devait s'avouer qu'il partageait entièrement le sentiment des masses populaires sur ce point. Il affectait d'ailleurs, non sans satisfaction, de se considérer comme un homme du peuple.

Le dossier de chaque siège était surmonté d'un paravent aux lignes courbes et aérodynamiques, contre lequel l'air glissait en faisant entendre un sifflement caractéristique. Cela rendait toute conversation quasi impossible, mais, quand on y était habitué, cela n'empêchait pas de réfléchir.

La plupart des Terriens étaient, à des degrés divers, imprégnés de civilisation médiévale. En fait, rien n'était plus facile que de rester fidèle à ce genre d'idée, si l'on se bornait à considérer la Terre comme LE seul et unique monde, et non pas comme un monde perdu au milieu de cinquante autres – et le plus mal loti d'ailleurs...

Tout à coup, Baley tourna vivement la tête vers la droite, en entendant une femme pousser un cri perçant. Elle avait laissé tomber son sac à main, et il aperçut, le temps d'un éclair, le petit objet rouge qui se détachait sur le fond gris du tapis roulant. Sans doute un voyageur pressé, quittant l'express, avait-il dû l'accrocher au passage et le faire tomber sur le tapis décélérateur : toujours est-il que la propriétaire du sac filait à toute vitesse loin de son bien.

Baley fit une petite grimace du coin de sa bouche. Si la femme avait eu assez de présence d'esprit, elle aurait dû passer tout de suite sur le tapis décélérateur le plus lent de tous, et elle aurait pu retrouver son sac, à la condition que d'autres voyageurs ne s'en soient pas emparés ou ne l'aient pas envoyé rouler dans une autre direction. De toute manière, il ne saurait jamais ce qu'elle avait décidé de faire : déjà l'endroit où s'était produit l'incident disparaissait dans le lointain. Il y avait d'ailleurs de fortes chances pour qu'elle n'eût pas bougé. Les statistiques prouvaient qu'en moyenne toutes les trois minutes quelqu'un laissait tomber, en un point quelconque de la ville, un objet qu'il ne retrouvait pas. C'est pourquoi le bureau des objets trouvés était une entreprise considérable : il ne représentait, en fait, qu'une des nombreuses complications de la vie moderne.

Et Baley ne put s'empêcher de s'avouer qu'au temps jadis la vie était plus simple. Tout était moins compliqué ; et c'était pour cela que beaucoup de gens préconisaient le retour aux mœurs des temps médiévaux. On les appelait des médiévalistes. Le Médiévalisme se présentait sous différents aspects ; pour un être dépourvu d'imagination, comme Julius Enderby, cela signifiait la conservation d'usages archaïques, tels que des lunettes et des fenêtres ; pour Baley cela se résumait à des études historiques, et tout particulièrement à celles ayant pour objet l'évolution des coutumes populaires.

Il se laissa aller à méditer sur la ville, cette cité de New York où il vivait et où il avait trouvé sa raison d'être. Elle était la plus importante de toutes

les villes d'Amérique, à l'exception de Los Angeles, et sa population n'était dépassée, sur la Terre, que par celle de Shangaï. Or, elle n'avait pas trois cents ans d'âge.

Bien entendu, il y avait eu, autrefois, sur ce même territoire géographiquement délimité, une agglomération urbaine que l'on appelait New York City. Ce rassemblement primitif de population avait existé pendant trois mille, et non pas trois cents ans. Mais, en ces temps-là, on ne pouvait appeler cela une VILLE.

Il n'y avait pas alors de villes au sens moderne du terme. On trouvait, éparpillées sur la Terre par milliers, des agglomérations, d'importance plus ou moins grande, à ciel ouvert, et ressemblant un peu aux dômes spaciens, mais très différentes de ceux-ci tout de même. Ces agglomérations-là ne comprenaient que rarement un million d'habitants, et la plus importante de toutes atteignait à peine dix millions. Du point de vue de la civilisation moderne, elles avaient été incapables de faire efficacement face aux problèmes économiques nés de leur développement.

Or, l'accroissement constant de leur population avait obligé les Terriens à rechercher une organisation réellement efficace. Tant que cette population n'avait pas dépassé le chiffre de deux, puis trois, même cinq milliards d'habitants, la planète avait réussi à la faire vivre en abaissant progressivement le standard de vie de chacun. Mais quand elle atteignit huit milliards, il devint clair qu'une demi-famine la menaçait inévitablement. Dès lors, il fallut envisager des changements radicaux dans les

principes fondamentaux de la civilisation moderne, et cela d'autant plus que les Mondes Extérieurs (qui, mille ans plus tôt, n'avaient été que de simples colonies de la Terre) devenaient d'année en année plus hostiles à toute immigration de Terriens sur leurs territoires.

On aboutit ainsi à la formation progressive des grandes villes. Pour que celles-ci fussent efficacement organisées, elles devaient être très grandes. On l'avait déjà compris d'ailleurs, à l'époque médiévale, mais d'une façon confuse. Les petites entreprises et l'artisanat local cédèrent la place à de grosses fabriques, et celles-ci finirent par se grouper en industries continentales.

La notion d'efficacité et de rendement ne pouvait être mieux illustrée que par la comparaison de cent mille familles vivant dans cent mille diverses maisons, avec cent mille familles occupant un bloc prévu à cet effet dans une cité moderne ; au lieu d'une collection de livres filmés pour chaque famille, dans chaque maison, on créait dans le bloc une cinémathèque accessible à tous ; de même pour la télévision et la radio. Poussant plus avant la concentration des moyens, on avait mis un terme à la folle multiplication des cuisines et des salles de bains, pour les remplacer par des restaurants et des salles de douches communautaires à grand rendement.

Ce fut ainsi que, petit à petit, les villages, les bourgs, et les petites villes du temps jadis disparurent, absorbés par les grandes cités modernes. Les premières conséquences de la guerre atomique ne firent que ralentir un peu cette concentration. Mais

dès qu'on eut trouvé les méthodes de construction capables de résister aux effets des bombes atomiques, l'édification des grandes villes s'accéléra.

Cette nouvelle civilisation urbaine permit d'obtenir une répartition optimum de la nourriture, et entraîna l'utilisation croissante de levures et d'aliments hydroponiques. La ville de New York s'étendit sur un territoire de trois mille kilomètres carrés, et le dernier recensement faisait ressortir sa population à plus de vingt millions. La Terre comprenait environ huit cents villes semblables, dont la population moyenne était de dix millions.

Chacune de ces villes devint un ensemble quasi autonome qui parvint à se suffire à peu près à lui-même sur le plan économique. Et toutes se couvrirent de toits hermétiques, s'entourèrent de murs infranchissables, et se tapirent dans les profondeurs du sol. Chacune devint une cave d'acier, une formidable caverne aux innombrables compartiments de béton et de métal.

La cité ainsi conçue était scientifiquement édifée. L'énorme complexe des organes administratifs en occupait le centre. Puis venaient, tout autour, les vastes secteurs résidentiels soigneusement orientés les uns par rapport aux autres, et reliés par tous les tapis roulants, conduisant eux-mêmes à l'« express ». Dans la périphérie se trouvaient les fabriques de toutes espèces, les installations productrices d'aliments à base d'hydroponiques et de levures, et les centrales d'énergie. Et, au milieu de tout cet enchevêtrement, serpentait un prodigieux réseau de conduites d'eau, d'égouts, de lignes de transport de force, et de voies de communications

qui desservait une quantité d'écoles, de prisons et de magasins.

On n'en pouvait douter : la Cité moderne représentait le chef-d'œuvre accompli par l'homme pour s'adapter au milieu dans lequel il lui fallait vivre et dont il devait se rendre maître. Il n'était plus question de voyager dans l'espace, ni de coloniser les cinquante Mondes Extérieurs, qui jouissaient maintenant d'une indépendance jalousement défendue, mais uniquement de vivre dans la Cité.

On ne trouvait pratiquement plus un Terrien vivant en dehors de ces immenses villes. Car, dehors, c'était le désert à ciel ouvert, ce ciel que peu d'hommes pouvaient désormais contempler avec sérénité. Certes, toute cette étendue de territoires sauvages était nécessaire aux Terriens, car elle contenait l'eau dont ils ne pouvaient se passer, le charbon et le bois, dernières matières premières d'où l'on tirait les matières plastiques, et cette levure dont le besoin ne cessait jamais de croître. (Les sources de pétrole étaient depuis longtemps taries, mais certaines levures riches en huile le remplaçaient fort bien.) Les régions comprises entre les villes contenaient encore de nombreux minerais, et on en exploitait le sol, plus intensément que la plupart des citadins ne le savaient, pour la culture et l'élevage. Le rendement en était médiocre, mais la viande de bœuf ou de porc et les céréales se vendaient toujours comme denrées de luxe et servaient aux exportations.

Mais on n'avait besoin que d'un très petit nombre d'hommes pour exploiter les mines et les fermes, ou faire venir l'eau dans les Cités : les robots exé-



404

Composition
NORD COMPO

Achevé d'imprimer en Slovaquie
par NOVOPRINT SLK
le 30 mai 2017.

1^{er} dépôt légal dans la collection : juillet 1975.
EAN 9782290185582
OTP L21EPGNJ01477B011

ÉDITIONS J'AI LU
87, quai Panhard-et-Levassor, 75013 Paris

Diffusion France et étranger : Flammarion